

## L'actualité selon...

## Emmanuel Genvrin

La dernière création d'Emmanuel Genvrin, retrace un passé historique de la Réunion ; une époque où le syndicalisme fait fureur. Pour jouer « Chemin de fer », la troupe Volland a délaissé la scène du Cinéma, pour un décor naturel et mobile dressé à la vieille gare de la Grande Chaloupe. Pas de micro ce coup-ci, tout est fait en a cappella, on s'y croirait presque. Mais Genvrin a dû batailler ferme pour faire accepter sa pièce, il lui a fallu aller la défendre au ministère de la culture à Paris ; « j'ai réussi à débloquent le spectacle, avec un article dans Libération ». Pour faire accepter et garder ses crédits, notre metteur en scène ne cesse d'aller à l'affrontement et c'est pour cela que Volland continue à vivre. Son idée du théâtre réunionnais reste assez critique : il est pauvre et privé de moyens. « Volland, dit-il, a su sauver sa gamelle ». La mort naturelle de la création théâtrale était à prévoir, cela il l'avait prévu car on n'a pas su moderniser. Emmanuel Genvrin à cœur ouvert, pour commenter pour l'ECHO, l'actualité de ces derniers jours ... et il continue à jouer dans le décor planté.



ECHO : En deux minutes, résumez-nous « Chemin de fer » ?

Emmanuel Genvrin : Ce sont les aventures amoureuses et politiques d'un personnage qui, à mon sens, mérite plus que le souvenir qu'on en a ; donc il y a des raisons historiques pour lesquelles ce souvenir s'est un peu estompé. Nous, quelque part, on le trouve attachant ce personnage de Léon de Lepervanche, et on a voulu en faire une pièce de théâtre. Bien entendu, on a été obligé de romancer, de retravailler la réalité pour en faire une représentation théâtrale ; ceci dit, je pense qu'on ne traduit pas l'essentiel du personnage, ou de l'époque, ou des motivations historiques.

E : Est-ce plus une pièce de théâtre, ou plus un spectacle ?

EG : C'est du théâtre avec un texte qui est dit a cappella, il n'y a pas de micro, pas de voix off, la musique est réelle, ce sont les ingrédients du théâtre. Là-dessus, se greffe toute une partie presque comme du cinéma, notamment au niveau des ouvertures sur les côtés et au niveau de tout ce qui est pyrotechnie, explosif, donc par moments on donne dans du son et lumière.

E : Pourquoi avoir choisi cette histoire et cette époque de la Réunion ?

EG : J'ai des motivations politiques qui sont de dire que la départementalisation, c'est plutôt une affaire de gauche, et l'autonomie plutôt une affaire de droite dans l'histoire de l'île de la Réunion. Alors par une sorte d'accident de l'histoire récemment, l'autonomie est devenue une affaire de gauche, et la départementalisation une affaire de droite, voilà ce qui s'est un peu passé et cela a un peu brouillé l'histoire de la Réunion, les cartes. Beaucoup de gens pensent actuellement qu'il faut se réapproprier son histoire, il faut que les réunionnais apprennent leur histoire.

C'était l'occasion ou jamais de parler d'une histoire récente.

E : Qu'est-ce qui était important à montrer ?

EG : On a fait des choix pendant la guerre, des choix sur lesquels on vit toujours, donc il était important de montrer qui ont fait ces choix-là, quelles ont été les motivations. Essentiellement, je dis que ce sont des gens qui vivaient très mal à une époque et qui ont pensé que l'égalité avec la métropole leur donnerait des meilleurs moyens de vivre ; c'est une démarche qui a eu lieu, il y a 40 ans et qui, à mon avis, est toujours le même.

E : Pourquoi ne pas avoir choisi une histoire liée au centenaire de la ville de la Possession ?

EG : Ce spectacle est complètement dans le centenaire de la Possession. Quand on fait des festivités autour du centenaire, je crois qu'il s'agit d'avoir une animation, mais que le thème ne doit pas être le thème étroit du centenaire de la ville ; cela doit être l'occasion pour la ville de montrer tout ce qu'elle a comme potentialités, c'est pour ça que, si j'aurais eu à m'occuper des festivités, je ne l'aurais pas centré sur le centenaire même, et c'est ce qui se passe partout.

E : Est-ce que « Chemin de fer », c'est du nouveau Volland ?

EG : Quelque part on prend plus de poids car toutes les pièces de théâtre que j'avais faites avant, étaient passées directement au niveau des idées : il y avait le poids du passé, les costumes d'avant, on peut retravailler assez facilement l'histoire ancienne. Pour traiter de l'histoire contemporaine, c'est plus difficile parce que les personnages sont encore en vie, parce qu'il y a des problèmes idéologiques qui se posent, et dans le cas de ce « Pauvre » Lepervanche, se retrouver tout seul pour être défendu, personne ne le défend. La droite ne va pas défendre quelqu'un qui a mis l'impôt sur le revenu et qui a servi d'épouvantail. Etant donné

qu'il était départementaliste, la gauche autonomiste n'a pas de raison de le défendre non plus, donc il est tout seul, il s'est fait oublier le pauvre et il est temps de l'aider un peu.

E : Pour jouer cette pièce, vous avez délaissé la scène du Cinéma. Est-ce que ce décor naturel et mobile s'imposait ?

EG : Oui, il y a une écologie de ce lieu qu'est la Grande Chaloupe, car il est resté un peu intact en dehors du temps, et à l'heure où on parle beaucoup d'écologie, ce spectacle est quelque part écologique, on n'a rien changé : on a voulu garder ce décor tel qu'il était avec son côté « vieille ferraille rouillée », et on s'est dit que cela est beau, qu'il ne valait pas la peine de le changer, et on va juste s'installer dedans en essayant d'en retirer le meilleur parti.

E : A mettre en scène des personnages comme de Lepervanche, le docteur Vergès, certains ont pensé à de la polémique. Quelle a été votre réaction ?

EG : Je pense qu'il ne s'agit pas d'une polémique, mais d'un fait historique ; qu'il y a eu deux clans à un moment donné dans les forces progressistes et ces deux clans se sont trouvés incarnés par des personnes que nous mettons sur scène. Ce spectacle est plutôt des tranches de vie ; Moi j'ai mon interprétation du docteur Vergès quel que part. Je suis honnête aussi, je ne dis pas que c'est le docteur Vergès, on dit que c'est docteur Raymond, c'est à dire que je pense être proche des personnages, de l'idée que je m'en fais - je ne les ai pas connus, donc je peux peut-être me tromper - mais je pense à 80% dire des choses intéressantes sur eux et qui me semblent être assez proche de la vérité. Ceci dit, on sort d'une période puisqu'on touche au parti communiste, au problème de la pérestroïka, de la glasnost, du fait qu'il y a des personnes à réhabiliter. Mais ce n'est pas de la poli-

tique politicienne, ce n'est pas de l'idéologie, car les artistes, les citoyens aussi s'occupent de politique.

E : Et la provocation dans tout cela, est-elle volontaire ?

EG : J'ai mes petites provocations, cela m'amuse beaucoup de mettre une banderole « Réunion, département français » avec le portrait de Staline. Non seulement, c'est historiquement juste, mais en plus je mets les pieds dans le plat ; c'est ma manière à moi d'être un peu provocateur dans mes pièces de théâtre, cela me fait de la publicité.

E : Est-ce que dans le théâtre que joue Volland, il y a une limite ?

EG : Oui, la limite c'est le spectacle, c'est à dire qu'il faut que le public soit là, il faut que cela lui plaise, qu'il passe une bonne soirée, il faut qu'il sorte plus intelligent et plus instruit, cela c'est mon rêve pédagogique au niveau de l'art. Dans l'idée de l'art, il y a l'idée du progrès humain ; si ce n'est qu'un divertissement c'est une affaire commerciale. J'ai mes idées, et dans mon public il y a des gens qui ont des idées autres que les miennes. Donc je suis conscient que je ne fais pas du théâtre de propagande, c'est à dire que je n'utilise pas d'artifices au détriment de la liberté et de l'intelligence des autres, j'essaie simplement de lui présenter des choses, souvent avec émotion car c'est plus théâtral. Il est clair que les gens gardent leur libre arbitre.

E : Après la Révolution, ce passé syndicaliste, jusqu'où nous mèneront Genvrin et Volland ?

EG : Depuis son existence, le théâtre Volland a fait 24 pièces, donc ne nous affolons pas, on fait des tas d'expériences, des pièces classiques, on essaie d'avoir un éventail assez large. Il est sûr que ce genre de pièce est plus attrayant car elle est historique et qu'elle a ses petits parfums de scandale et

de murmure ; mais dans ce que nous préparons, on a une tragédie grecque en chantier, j'écris un spectacle sur Beaudelaire en ce moment, j'ai aussi des commandes d'écritures de pièces à faire en métropole, et puis j'ai la suite de « Chemin de fer ».

E : De quoi va traiter la suite ?

EG : Ayant traité de la départementalisation de gauche, je vais

faire maintenant une pièce de théâtre sur l'autonomie. J'attendais de voir, si cela marche, si mon discours est bien reçu, pour pouvoir continuer. Dans le cas contraire, je n'aurais pas continué dans cette voie dangereuse du théâtre contemporain, mais comme il y a du public, tout le monde est un peu excité, je vais sans doute continuer.



Comédien de la troupe Volland.